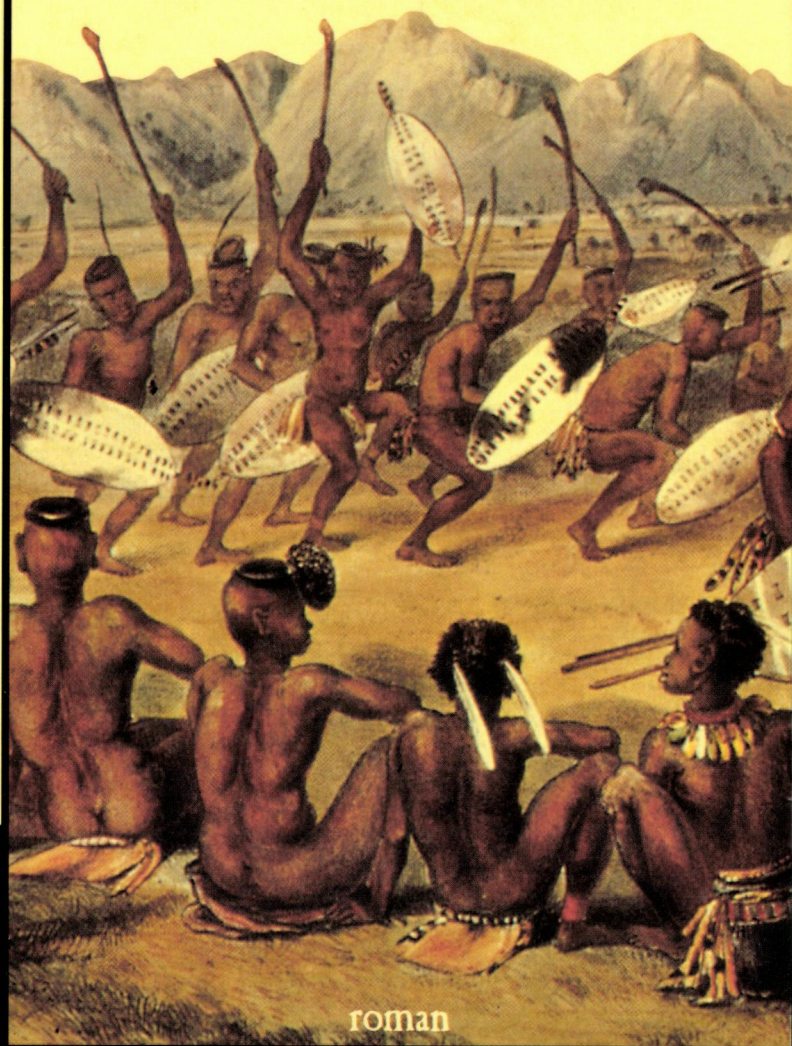


Robert Silverberg

LE SEIGNEUR DES TÉNÈBRES

1 - LE NAVIGATEUR



roman

Denoël

Extrait de la publication

LE SEIGNEUR DES TÉNÈBRES

Robert Silverberg

**LE SEIGNEUR
DES TÉNÈBRES**

1 · LE NAVIGATEUR

Denoël

**Roman traduit de l'américain
par Natalic Zimmermann**

Ouvrage publié sous la direction
de Françoise ROTH

Titre original :
LORD OF DARKNESS
(Arbor House Publishing Company, New York)

*En application de la loi du 11 mars 1957,
il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement
le présent ouvrage sans l'autorisation de l'éditeur
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie.*

© by Robert Laffont/Éditions Denoël, 1996
ISBN 2-207-24456-3
B 24456-5

A SUE

« Qui embarque avec le Diable
doit naviguer avec le Diable. »
Proverbe anglais

« Dieu est anglois ! »

John Aylmer
*An Harborowe for Faithfull
and Trew Subjects, 1558*

Avant-propos

Alors que j'étais enfant, il y a de cela une cinquantaine d'années, j'ai eu la chance de tomber sur un roman peu connu mais absolument magique du poète anglais Walter De La Mare : *Les Trois Mulla-Mulgars*. Il s'agit là d'une petite merveille, publiée pour la première fois en 1910, qui raconte les aventures de trois jeunes Mulgars – des singes – de sang royal qui, chassés de leur forêt par des Mulgars de moins haute naissance, partent après la mort de leur mère pour un grand voyage plein d'aventures au cœur de l'Afrique. Il s'agit pour eux d'atteindre les monts Arak-kaboa où, ainsi que leur mère le leur rappelait souvent, Assassimon, le frère de leur père défunt, règne en toute magnificence sur les autres animaux.

« Ce sera un long et pénible voyage, mes enfants, les avait avertis leur mère. Mais le prince Assassimon, Mulla-mulla des Mulgars, est riche et puissant. Il a pour hutte un palais d'ivoire et d'azmamogreel rehaussé de pourpre et de mamausul, des esclaves, des paons et plus d'animaux qu'on n'en saurait compter ; des lieues et des lieues d'ukka et de noix de Barbarie ; et des champs illimités d'ummuz, et des vergers, et des berceaux de verdure, de fleurs et de plaisir. Et sa rose est celle de tous les Mulgars. »

Même à cette époque, la cadence biblique de la prose de De La Mare chantait à mes oreilles. Je n'avais pas la moindre connaissance de ses modèles dans la traduction de la Bible par

le roi Jean (« Toutes ces marchandises d'or, et d'argent, et de pierres précieuses, et de perles, et d'étoffes de premier choix, et de pourpre et de soie, et d'écarlate... »), pas plus que je ne connaissais les autres sources où il était allé puiser les termes exotiques dont son livre était parsemé, des mots comme M'keeso, et Zevvera, et Ollaconda, Dondo et Sharamba, Imbe Calandola... Mais les rythmes puissants de son style et le voyage ô combien étrange de ses trois Mulgars dans des forêts de cauchemar et d'effroyables défilés m'enchantaient. J'ai lu et relu *Les Trois Mulla-Mulgars* au cours de mon enfance, je l'ai relu depuis tous les cinq ou dix ans, et ce livre n'a pour moi jamais rien perdu de sa beauté ni de ce qui m'émerveillait en lui.

Il n'y a qu'un personnage humain dans *Les Trois Mulla-Mulgars*, et il n'intervient qu'au milieu de l'histoire, pendant trois de ses vingt-trois chapitres. Il s'agit de l'Oomgar – le mot mulgar pour « humain » – Andrew Battle, qui vit tout seul dans une hutte au milieu de la forêt et capture le plus jeune Mulgar, Nod, dans un piège destiné à lui procurer du gibier. Battle décide de garder Nod comme animal familier. Il emporte le petit singe supérieurement intelligent dans sa hutte, l'attache à un poteau, lui donne un peu de soupe et un ou deux morceaux de viande et, dans sa solitude, commence à lui parler, lui expliquant qu'il n'est pas un cannibale mais un marin anglais craignant Dieu échoué en cette terre lointaine et étrangère. Oui, il y a des années qu'il vit ici, « dans ce sinistre Munza, harcelé par les mangeurs d'hommes, les Ephelantoes, les Portingals et les nègres... Que ne donnerais-je pas pour revoir Plymouth sur l'heure! »

A sa grande surprise, Battle s'aperçoit que Nod répète certaines de ses paroles.

« Ceci, dit-il en brandissant un gros morceau de viande au bout de son couteau, est de la... viande.

– Aviande... ugh! reprit Nod en frissonnant.

– Et voici des noix, dit Battle.

– Énoix! » répéta Nod en se frottant l'estomac.

Battle frappa du plat de la main le rondin sur lequel il était assis. « Excellentissimo ! dit-il. Nous avons là de la graine de savant. »

Et il continue ainsi :

« Andy Battle est anglais, hip-hip-bip, hurra ! Andy Battle...

– Andy Baffle...

– ... est anglais...

– Étanguelais, articula lentement Nod.

– Hip-hip-bip, hurra ! brailla Battle.

– Hippourra ! » couina Nod. Et Battle de se plier de rire.

Nod finit par être retrouvé par ses frères aînés, qui le pressent de s'échapper et de continuer le voyage à la recherche d'Assassimon ; et Nod finit par leur céder, non sans regret, annonçant tristement à Battle que le moment est venu pour lui de s'en aller. Battle lui donne « de sa poche une petite pièce de monnaie avec un trou au milieu et, outre son collier de perles de Bamba bleu pâle, un grand morceau de miroir du plus bel ouvrage et trois anneaux de cuivre », lui souhaite bon voyage et le laisse partir. Et c'est tout ce que nous voyons d'Andrew Battle dans le livre, tandis que nos trois singes de sang royal vont d'une aventure extraordinaire à l'autre pour arriver au bout du compte dans un pays d'air frais et d'arbres magnifiques où il leur est enfin donné de découvrir, « coiffé d'un grand bonnet à poils, les reins ceints d'une pièce d'étoffe écarlate, un panier de rayons de miel sur l'épaule, un Mulgar d'une imposante étrangeté qui ne pouvait qu'appartenir au royaume d'Assassimon ».

Je ne m'étais jamais douté que l'*Andrew Battle* de Walter De La Mare puisse être autre chose qu'un personnage imaginaire épisodique introduit au détour d'un des nombreux rebondissements de cette fantaisie picaresque. Mais vers 1962, une quinzaine d'années après ma première lecture des *Trois Mulla-Mulgars*, j'entrepris des recherches approfondies sur les récits d'explorations lointaines des voyageurs élisabéthains ; et l'un des vieux livres que je me procurai s'intitulait *Les Étranges Aven-*

tures d'*Andrew Battell, de Leigh, en Angola et dans les régions voisines*. Le nom d'Andrew Battell fit immédiatement surgir dans mon esprit l'Oomgar « Andy Battle » de Walter De La Mare, dont je gardais un souvenir aussi vif qu'*Alice au pays des merveilles, Peter Pan* ou autres contes merveilleux de mon enfance.

Mais se pouvait-il que cette similitude de noms soit plus qu'une coïncidence? Je me lançai aussitôt dans la lecture des *Étranges Aventures d'Andrew Battell*, dont j'appris qu'elles étaient parues à l'origine en 1616, dans ce monumental recueil de récits de voyages qu'est *Le Pèlerinage de Purchas à travers le monde*. (L'édition que j'avais en ma possession avait été publiée en 1901 par l'Hakluyt Society de Londres, cette remarquable association qui, depuis maintenant plus de cent cinquante ans, donne des versions soigneusement établies des récits de grandes explorations.) Et je n'avais pas lu plus de quelques pages que je commençai à rencontrer des mots du vocabulaire bien spécial des Mulla-Mulgars, ces mots qui étaient si profondément gravés dans ma mémoire et mon imagination – parfois orthographiés différemment, mais ayant les mêmes sonorités. Ici, c'était l'arbre d'Ollicondie, là Mokisso, c'est-à-dire un esprit, là le chef Imbe Calandola, et ainsi de suite.

Je savais désormais que Walter De La Mare était tombé sur le récit d'Andrew Battell bien avant moi, à un moment situé entre sa réédition par l'Hakluyt Society en 1901 et la parution des *Trois Mulla-Mulgars* neuf ans plus tard, et s'en était inspiré pour bon nombre de détails et une grande partie du vocabulaire de son propre conte. Mais il n'avait pas choisi de consacrer son livre à l'histoire particulière de Battell, si extraordinaire qu'elle fût, préférant ne lui faire jouer qu'un rôle épisodique dans l'ouvrage d'imagination chatoyant qu'il désirait écrire.

Je notai alors, là, en 1962: « A toi de raconter l'histoire d'Andrew Battell. »

Et quelle histoire c'était! Le récit de Battell, dicté en Angleterre au soir de sa vie, n'occupait que 61 pages dans le livre de l'Hakluyt Society – le reste du volume étant consacré aux narrations d'autres Européens qui étaient allés en Angola à peu près

à la même époque – mais, tout épisodique et incomplet qu’il était, je restai confondu par sa richesse et sa puissance. C’est le premier témoignage que nous ayons sur les voyages européens au cœur de l’Afrique noire. Battell, un marin originaire du port autrefois relativement important de Leigh, dans l’Essex, s’était embarqué pour l’Afrique en mai 1589 ; capturé par les Portugais et utilisé comme pilote sur les navires marchands opérant sur la côte de l’Angola, il avait fini par s’échapper dans l’arrière-pays et avait passé plusieurs années de sa vie parmi les Jagas, ou Jaqqas, une tribu cannibale, avant de regagner les colonies portugaises et, après vingt ans d’absence, de rentrer en Angleterre.

« De l’histoire d’Andrew Battell, écrivait E. G. Ravenstein, l’éditeur du texte de l’Hakluyt Society, nous ne savons rien en dehors de ce que nous apprennent ses *Aventures* et d’une référence occasionnelle au personnage par son ami, voisin et éditeur, le révérend Samuel Purchas. » Ce qui me conduisit à me demander : à quoi pouvait-il bien ressembler, cet Anglais qui avait passé deux décennies dans la chaleur tropicale de l’Angola et vécu des années au milieu d’une tribu de cannibales, autrement dit, pour quelqu’un comme lui, de quasi-démons ? Était-il possible de réinventer un tel homme à partir du maigre témoignage disponible – d’écrire l’intégralité de ses mémoires en restituant tout ce que ce simple marin n’avait pas dit et même plus qu’il n’aurait jamais rêvé dire ?

J’y trouvais un triple intérêt. A un premier niveau, j’avais là l’occasion de rendre hommage à ce livre de Walter De La Mare qui avait contribué de façon si essentielle à la formation de mon imagination enfantine. A un deuxième niveau, je recréerais le monde perdu des explorations et découvertes maritimes du XVI^e siècle, qui m’avait toujours passionné. Et enfin, j’écrirais une sorte de roman de science-fiction – puisque c’était surtout dans ce domaine que j’œuvrais – dans lequel j’inventerais non pas le futur mais le passé, et donnerais vie à une civilisation étrangère en tout point aussi exotique que celles imaginées par les grands écrivains du genre.

Près de vingt ans s’écoulèrent – une période presque aussi

longue que celle de la captivité d'Andrew Battell en Afrique – avant que je puisse réaliser mon rêve. Peut-être est-ce d'ailleurs aussi bien, car en 1962, je ne disposais sans doute pas des ressources littéraires nécessaires pour me lancer dans un livre ayant l'ampleur et l'ambition de ce qui devait devenir *Le Seigneur des ténèbres*. Mais j'en conservais l'idée au fil des ans ; et au fil des ans, je rassemblais de la documentation subsidiaire, des récits d'autres voyageurs au Congo et dans les régions voisines et toutes sortes de données anthropologiques et ethnographiques. Enfin, en 1981, je m'ouvris de mon projet à mon éditeur américain de l'époque, Donald I. Fine, chez Arbor House.

J'avais alors quarante-cinq ans et me trouvais au sommet de mes capacités d'écrivain. C'était dans la science-fiction que je m'étais fait un nom, mais j'avais aussi écrit quelques ouvrages documentaires relevant de ce que j'appelais « le romanesque géographique », un livre sur la quête d'El Dorado, un autre sur le royaume légendaire du prêtre Jean et d'autres du même genre ; à présent j'avais l'intention de combiner les deux orientations de ma carrière en un grand roman historique.

A ma grande surprise, Don Fine se montra peu enthousiaste. Non qu'il eût quoi que ce fût à reprocher au livre que je lui décrivais ; il se trouvait seulement, me dit-il, que dans l'état actuel de l'édition américaine, les écrivains avaient tendance à ne parvenir à la notoriété que dans une seule catégorie de fiction – pour celui-ci la science-fiction, pour celui-là l'horreur, pour celui-là le thriller politique – et que les lecteurs comme les libraires étaient désorientés, devenaient même parfois franchement hostiles, quand un écrivain connu œuvrait hors de la catégorie pour laquelle il était connu. Par ailleurs, ajoutait-il, il n'existait plus de lecteurs aux États-Unis pour le bon roman historique, désormais remplacé par les récits d'aventures moins soucieux de style que de surenchère dans l'érotisme.

J'étais déçu et consterné – tellement consterné que Don Fine, qui savait très bien comment fonctionnait la sensibilité des écrivains, vit que j'étais déterminé à écrire *Le Seigneur des ténèbres* quoi qu'il arrive, et que je l'écrirais pour quelqu'un

d'autre s'il renonçait à le publier. Nous aboutîmes donc à un compromis : entendu, il me laissait faire *Le Seigneur des ténèbres*, mais je lui écrivais aussi, sous le titre de *Valentin de Majipoor*¹, une suite à mon roman *Le Château de Lord Valentin*¹, qui était et reste encore mon livre le plus connu en même temps que mon plus grand succès commercial. S'il perdait de l'argent sur *Le Seigneur des ténèbres*, eh bien, il le récupérerait sur *Valentin de Majipoor*.

Ainsi fut dit, ainsi fut fait. Au début de l'année 1982, je m'attelais enfin à l'écriture du *seigneur des ténèbres*. Ayant choisi de baser mon livre sur le récit relativement court d'Andrew Battell, j'ai incorporé pratiquement chaque mot des 61 pages qu'il compte dans les quelque 900 pages de mon propre manuscrit ; mais j'ai augmenté et transformé considérablement l'histoire de Battell au cours de mon effort pour recréer sa personnalité ainsi que l'intensité et la qualité de ses étranges expériences africaines. Je rédigeais dans un état proche de la fièvre, jour après jour pendant de longues heures, et au mois d'octobre 1982, c'était fini : le plus long roman que j'aie jamais écrit, l'un des plus difficiles aussi, et peut-être le plus gratifiant sur le plan artistique. En matière de style, j'avais opté pour une prose élisabéthaine « arrangée », archaïque mais tout à fait compréhensible pour le lecteur moderne. Et bien entendu, j'avais pris soin de ne pas utiliser de termes anachroniques (ou d'en utiliser le moins possible) et de donner à chaque phrase un rythme et une structure fleurant le xvi^e siècle. Autant dire que je m'étais imposé le maximum de contraintes, homme du xx^e siècle que je suis, pour écrire les mémoires d'un marin anglais du xvi^e siècle dans ses propres termes, même si je suis conscient que le vrai Andrew Battell n'aurait jamais pu écrire quoi que ce fût qui ressemblât, même de loin, au roman que j'avais créé en son nom.

Au bout du compte, j'avais eu raison d'écrire ce livre qui, je crois, reste unique dans mon œuvre sur le plan de l'envergure ; et Don Fine avait eu raison d'exprimer des doutes quant à sa

1. Éd. J'ai lu. (N.d.T.)

publication, car ce fut un échec commercial. Les libraires, reconnaissant dans le nom de son auteur celui d'un écrivain de science-fiction, placèrent le livre dans le rayon science-fiction ; et les lecteurs de science-fiction qui le prenaient pour le feuilleter, voyant qu'il n'y était question ni de vaisseaux spatiaux, ni de machines à voyager dans le temps, ni de planètes étrangères, le reposaient sur son étagère. Quant aux lecteurs de romans historiques, ils ne songèrent pas un instant à aller le chercher parmi les ouvrages de science-fiction et ne parvinrent donc pas à le dénicher. Ainsi disparut-il rapidement de la circulation dans mon propre pays, même si ailleurs, en traduction, il devait trouver de fervents lecteurs et connaître une carrière honorable.

Jusqu'à quel point mes traducteurs européens ont-ils réussi à transposer dans leur langue ce que le style du livre doit à l'esprit élisabéthain, il ne m'appartient pas de le savoir ni de le dire. J'espère seulement qu'un peu de son parfum archaïque a filtré. Mais le livre lui-même, je le sais, est là même en traduction : l'aventure, l'exotisme et ce vieux dur à cuire d'Andrew Battell en personne.

Grâce au remarquable roman de Walter De La Mare sur les trois singes de sang royal, Andrew Battell a fait partie de ma vie pendant des dizaines d'années. Puisse-t-il désormais faire partie de la vôtre.

Robert Silverberg
septembre 1995

LIVRE PREMIER

Navigateur

Dieu Tout-Puissant, je Te rends grâce pour m'avoir délivré des sombres terres d'Afrique. Je Te suis cependant reconnaissant de tout ce que Tu m'as montré en ce pays, et même des souffrances que Tu m'as infligées à cette fin de parfaire mon instruction. Je Te remercie également de m'avoir gardé du courroux des Portugais, qui firent de moi leur esclave, ainsi que d'autres ennemis à la peau sombre et à l'âme plus sombre encore que je dus affronter. Et je Te rends grâce encore pour m'avoir fait goûter les délices d'étranges amours en d'étranges lieux, m'accordant ainsi le privilège de contempler avec joie, durant les dernières années de ma vie, des jouissances que fort peu d'Anglais ont éprouvées. Mais par-dessus tout, je Te remercie de m'avoir présenté le visage du mal puis de m'avoir permis de revenir indemne, bienheureux et affermi encore dans mon amour pour Toi.

Je suis Andrew Battell, de Leigh en Essex, qui n'est pas lieu sans importance. J'avais pour père le capitaine Thomas James Battell, qui servit magnifiquement aux côtés d'hommes tels que le grand Drake ou Hawkins, et pour mère Mary Martha Battell que jamais ne connus puisqu'elle mourut en me mettant en ce monde. Ceci se passait en l'automne de l'an 1558, le mois précisément où Sa Majesté Très Protestante Elisabeth fut élevée sur

le trône d'Angleterre. Je fus donc instruit par Cecily, de Southend, seconde épouse de mon père, qui m'enseigna la lecture et l'écriture ainsi que quantité d'autres choses : comme de savoir qu'il me faudrait aimer avant tout Dieu et la reine Elisabeth, qu'il serait de mon devoir de mener une vie honorable et de traiter autrui comme je voudrais qu'on me traitât et que nous sommes tous venus au monde pour souffrir comme Jésus-Christ Lui-même souffrit, puisque c'est par la souffrance que nous apprenons. Je crois que je suis resté fidèle aux préceptes de ma marâtre, surtout en matière de souffrance, car j'ai fait tel apprentissage de la douleur que j'en pourrais à la vérité remonter aux bons docteurs d'Oxford ou de Cambridge. Mais pour autant je ne regrette en rien mes blessures.

Mon père voulait faire de moi un clerc. Mes frères Thomas, Henry et John suivirent mon père de par les mers, et de même mon autre frère Edward qui, à peine âgé de quatorze ans, se noya non loin d'Anvers une semaine avant ma venue au monde. Je pense que ce malheur brisa le cœur de ma mère et lui causa un tel affaiblissement qu'elle en mourut en me donnant naissance. Mon père, ainsi affligé par ce double deuil, se résolut alors de ne plus laisser d'autres fils embarquer et de me faire enseigner la sagesse des livres ainsi que les rudiments du grec et du latin dans le dessein que je pusse un jour m'en aller à Londres et trouver une place dans le gouvernement de Sa Majesté.

Mais toujours l'air salin emplit mes narines. Au plus loin que remonte ma souvenance, je me trouve dans les bras de ma marâtre, à l'endroit où la Tamise se jette en la mer, et je brandis le poing dans la direction d'une mouette qui vole en tout sens au-dessus de ma tête. Leigh est de ces villes qui engendrent des marins plutôt que des clercs. Depuis fort longtemps déjà, notre guilde de pilotes est fameuse pour le trafic remontant vers l'amont tandis que les hommes de Deptford Strond, en le Kent, font des pilotes sur les vaisseaux redescendant. Et ce fut notre guilde et celle du Kent que le bon Henri VIII de glorieuse mémoire assembla en la Confrérie de la Très Honorable et

Et nous remontâmes le fleuve, au-delà des méchants et pesants crocodiles ronflant au bord de chaque rive, au-delà des murs verts de l'épaisse végétation qui dissimulaient Dieu seul savait quels terribles mystères et horreurs effroyables, au-delà des endroits où braillaient les hippopotames et au-delà d'iceux où les oiseaux aquatiques aux longues pattes se dressaient tels des signes de mauvais augure.

En s'embarquant à bord d'un corsaire, un beau jour d'avril 1589, à l'âge de 31 ans, Andrew Battell n'aspire guère qu'à sentir le souffle salin emplir ses narines et à rapporter l'or nécessaire à son établissement. Mais Dieu réserve force surprises à ceux qui considèrent le monde avec assurance. Capturé sur les côtes du Brésil par les Portugais, convaincu de piraterie, expédié, fers aux pieds, dans l'un de leurs comptoirs négriers en Angola, il est contraint de leur servir de pilote.

Ce marin anglais a bel et bien existé. Après vingt ans passés en Afrique, il put enfin rentrer en Angleterre où il dicta ses Mémoires au géographe Samuel Purchas.

Robert Silverberg n'a pas inventé Andrew Battell. Il lui a simplement redonné vie et parole, recréant à l'aide d'une langue savoureuse, truculente et inventive qui reprend chacun des mots mêmes de Battell, le monde perdu des explorations et des découvertes maritimes du XVI^e siècle.

Illustration de couverture:
Danse de chasse des Zoulous (détail),
d'après G.F. Angas, c.1848.
Photo : J.L. Charmet/Explorer.



B 24456.5  2.96
ISBN 2.207.24456.3
125 FF TTC